Complément aux fiches 6.2a / 6.10 + Ecrivains-Hugo

A propos des régicides anglais ensevelis en l'Eglise St-Martin
(Article paru dans le «Courrier de l'AVIVO» n°3, juin 2023)

Vevey, Victor Hugo et les ennemis des rois Charles d'Angleterre

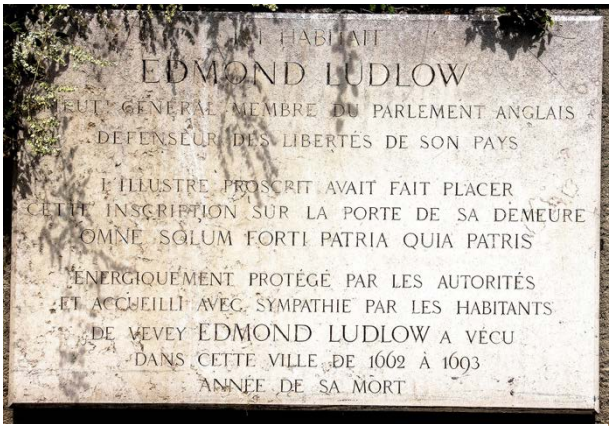
Si le nouveau souverain du Royaume Uni porte le nom de Charles III, c'est logiquement parce qu'il y a eu Charles Ier et Charles II bien avant lui. Ce ne sont pas ses ancêtres, puisqu'ils étaient de la famille des Stuart. Les aléas de l'histoire monarchique britannique ont en effet placé sur le trône, en 1714, la famille germanique de Hanovre, devenue Saxe-Cobourg-Gotha par le mariage de la reine Victoria. En 1917, il était devenu difficile de porter un nom allemand et la famille a pris par décret royal le nom de l'une de ses résidences, Windsor. Un nom que porte toujours le nouveau roi, bien que son père Philippe de Grèce et de Danemark soit issu également de familles germaniques, les Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Glücksburg par son père, et les von Battenberg (eux aussi anglicisés, par simple traduction, en Mountbatten) par sa mère.

Il paraît que le prince de Galles avait hésité à conserver son prénom lorsqu'il devrait accéder au trône : Charles Ier et Charles II n'ont en effet pas laissé un souvenir impérissable.

Charles Ier (1600-1649) s'est mis à dos une bonne partie de ses sujets par son intéressement financier personnel et son incapacité à calmer les conflits religieux : chef de l'Eglise anglicane, accusé d'être manipulé par le parti catholique via son épouse française, il termine son règne dans la confusion de guerres civiles. La révolution du protestant Cromwell le condamne à la décapitation. Son fils Charles II (1630-1685) vit en exil en France mais parvient à reprendre le pouvoir en 1660. Son règne n'est guère plus convaincant (on le surnomme parfois «adorable canaille») et, à sa mort, le pouvoir passe à son frère Jacques II, catholique, ce qui n'est pas pour calmer les esprits et prépare la chute de la dynastie Stuart. Charles II n'a en effet pas eu d'enfants avec son épouse légitime, mais une douzaine de bâtards avec sept maîtresses différentes. Parmi eux, un duc de Richmond, ancêtre de Lady Diana Spencer. Ainsi, William, fils de cette dernière, devrait être le premier descendant de Charles II à monter sur le trône.

Ces règnes peu glorieux ont tout de même inspiré Alexandre Dumas qui les évoque largement dans *Vingt ans après* et *Le Vicomte de Bragelonne*.

Mais c'est aussi à Vevey que l'on peut trouver des traces de leur histoire ! La condamnation à mort de Charles Ier a été prononcée par un tribunal en bonne et due forme, même si les dés étaient un peu pipés. A son retour, Charles II exige la condamnation des membres de ce tribunal, dont plusieurs sont exécutés à leur tour. Quelques-uns réussissent à quitter le



Plaque évoquant Ludlow, à l'emplacement d'un second domicile (à côté de l'arrêt de Trolleybus près de l'Hôtel du Lac)

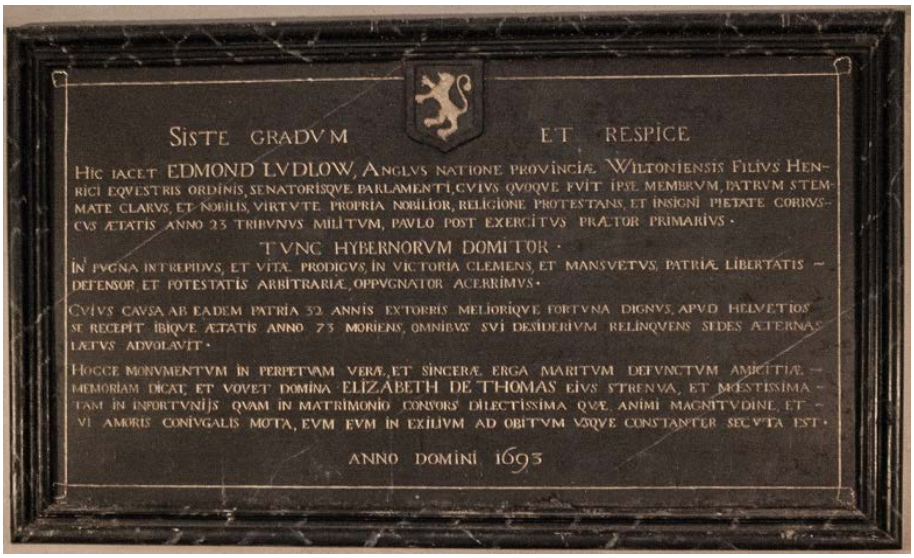
Portrait de Ludlow, sur la plaque apposée à l'emplacement de son domicile (rue du Lac 45 à Vevey)

royaume et trouvent refuge dans les terres protestantes. Avec la bénédiction de Leurs Excellences de Berne, cinq d'entre eux s'installent à Vevey en 1662. Ils y mourront et seront ensevelis dans le temple St-Martin, où l'on peut encore voir leurs épitaphes assez monumentales.

Edmund Ludlow (1620-1693) est le plus connu de ces régicides, notamment grâce à ses mémoires qui ont été un succès éditorial. C'est un grand officier, dont le domicile et la tombe sont devenus des lieux de pèlerinage pour les républicains. L'amiral Andrew Broughton (1603-1687) a lu la sentence au condamné. William Cawley (1603-1666), riche commerçant, est l'un des signataires de l'acte de condamnation. Ils sont accompagnés de Nicholas Love (1608-1682), membre de la cour, et du greffier John Phelps (1619- vers 1666).

En 1827, Victor Hugo a publié *Cromwell*, une pièce de théâtre (jamais jouée) consacrée aux états d'âme du révolutionnaire parvenu à un pouvoir quasiment royal. Il connaît donc les protagonistes de l'histoire. Au cours d'un voyage avec sa maîtresse, en 1839, il passe quelques jours à Lausanne et visite notamment Chillon (sur les traces de Byron) et St-Martin de Vevey. Il prend des notes, qu'il envoie à son épouse à Paris, dont il tirera en 1842 un recueil de lettres fictives: *Le Rhin, lettres à un ami* [1]. La dernière (lettre XXXIX), des 21 et 22 septembre 1829) évoque son séjour vaudois, sa visite de Vevey (qu'il écrit Vévey) et sa découverte des épitaphes de régicides, dans un style très hugolien.

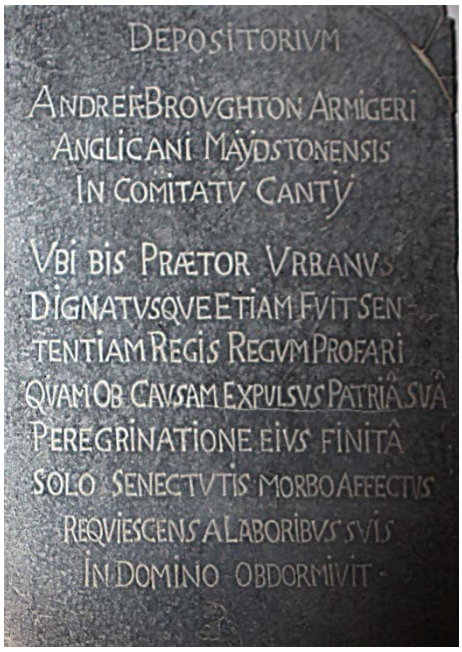
Il présente la ville : *Moi, je suis à Vévey, jolie petite ville, blanche, propre, anglaise, confortable, chauffée par les pentes méridionales du mont Chardonne comme par des poêles, et abritée par les Alpes comme par un paravent. J'ai devant moi un ciel d'été, le soleil, des coteaux couverts de vignes mûres, et cette magnifique émeraude du Léman enchâssée dans des montagnes de neige comme dans une orfèvrerie d'argent. (…) Vévey n'a que trois choses, mais ces trois choses sont charmantes : sa propreté, son climat et son église. — Je devrais me borner à dire la tour de son église ; car l'église elle-même n'a plus rien de remarquable. Elle a subi cette espèce de dévastation soigneuse, méthodique et vernissée que le protestantisme inflige aux églises gothiques. Tout est ratissé, raboté, balayé, défiguré, blanchi, lustré et frotté. C'est un mélange stupide et prétentieux de barbarie et de nettoyage. Plus d'autel, plus de chapelles, plus de reliquaires, plus de figures peintes et sculptées ; une table et des stalles de bois qui encombrent la nef, voilà l'église de Vévey.*



Epitaphe d'Edmund Ludlow, en l'église St-Martin

Il découvre les épitaphes de Ludlow et Broughton, alors voisines (aujourd'hui la seconde se trouve dans une autre chapelle) : *(…) à côté d'une chapelle condamnée où m'avaient attiré quelques belles vieilles consoles du quatorzième siècle, oubliées là par l'architecte puritain, j'ai aperçu dans un*

enfoncement obscur une grande lame de marbre noir appliquée au mur. C'est la tombe d'Edmond Ludlow, un des juges de Charles I^er^, mort réfugié à Vévey en 1698 (Il se trompe de date !). *Je croyais cette tombe à Lausanne. Comme je me baissais pour ramasser mon crayon tombé à terre, le mot depositorium, gravé sur la dalle, a frappé mes yeux. Je marchais sur une autre tombe, sur un autre régicide, sur un autre proscrit, Andrew Broughton. Andrew Broughton était l'ami de Ludlow. Comme lui il avait tué Charles I^er^, comme lui il avait aimé Cromwell, comme lui il avait haï Cromwell, comme lui il dort dans la froide église de Vévey. — En 1816, David, en fuite comme Ludlow et Broughton, a passé à Vévey. A-t-il visité l'église, je ne sais ; mais les juges de Charles I^er^ avaient bien des choses à dire au juge de Louis XVI. Ils avaient à lui dire que tout s'écroule, même les fortunes bâties sur un échafaud ; que les révolutions ne sont que des vagues, où il ne faut être ni écume ni fange ; que toute idée révolutionnaire est un outil qui a deux tranchants, l'un avec lequel on coupe, l'autre auquel on se coupe ; que l'exilé qui a fait des exilés, que le proscrit qui a été proscripteur, traînent après eux une mauvaise ombre, une pitié mêlée de colère, le reflet des misères d'autrui flamboyant comme l'épée de l'ange sur leur propre malheur.*



Epitaphe d'Andrew Broughton, en l'église St-Martin

(…) un rayon du soleil couchant, entré par je ne sais quelle lucarne, et comme dépaysé dans cette église nue et morne, est venu se poser sur les tombes comme la lumière d'un flambeau, et j'ai lu les épitaphes. Ce sont de longues et graves protestations où semble respirer l'âme des deux vieux régicides, hommes intègres, purs et grands d'ailleurs. Tous deux exposent les faits de leur vie et le fait de leur mort sans colère, mais sans concession. Ce sont des phrases rigides et hautaines, dignes en effet d'être dites par le marbre. On sent que tous deux regrettent la patrie. La patrie est toujours belle, même Londres vue du Léman. Mais ce qui m'a frappé, c'est que chacun des deux vieillards a pris une posture différente dans le tombeau. Edmond Ludlow s'est envolé joyeux vers les demeures éternelles, sedes aeternas laetus advolavit, dit l'épitaphe debout contre le mur. Andrew Broughton, fatigué des travaux de la vie, s'est endormi dans le Seigneur, in domino obdormivit, dit l'épitaphe couchée à terre. Ainsi, l'un joyeux, l'autre las. L'un a trouvé des ailes dans le sépulcre, l'autre y a trouvé un oreiller. L'un avait tué un roi et voulait le paradis ; l'autre avait fait la même chose et demandait le repos.

La lettre se termine par l'annonce de son retour à Paris : *C'est à Lausanne, cher Louis, que j'achève cette interminable lettre. Un vent glacial me vient par ma fenêtre ; mais je la laisse ouverte pour l'amour du lac, que je vois presque entier d'ici. Chose bizarre, Vévey est la ville la plus chaude de la Suisse, Lausanne en est la plus froide. Quatre lieues séparent Lausanne de Vévey ; la Provence touche la Sibérie.*

L'année donne en moyenne, à Paris, cent cinquante et un jours de pluie ; à Vévey, cinquante-six. Prenez cela comme vous voudrez, et ouvrez votre parapluie.

Jean-François Martin

[1] Texte intégral disponible sur internet (*https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Rhin/XXXIX)* ou en édition de poche, à paraître cette année chez Gallimard, Folio Classique